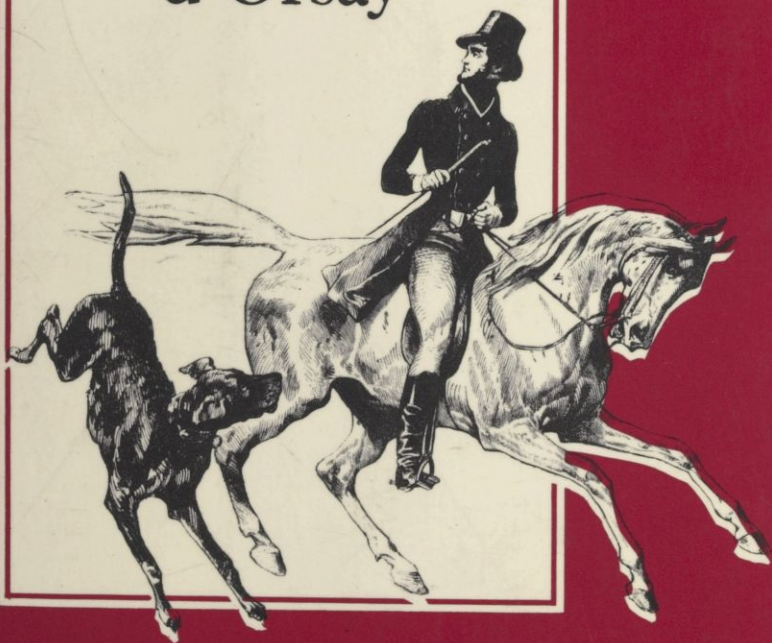


Serge-Fortis  
Rolle  
Le Beau  
d'Orsay



Julliard

# Le Beau d'Orsay

“ Rien ne réussissait à Londres comme l'insolence, témoin d'Orsay, frère de la duchesse de Guiche : il s'était mis à galoper dans Hyde Park, à sauter les barrières, à jouer, à tutoyer sans façon les dandys. Il avait un succès sans égal et pour y mettre un comble, il finit par enlever une famille, père, mère et enfants. ”

Qui, autre que Chateaubriand, témoin partial mais génial, aurait pu mieux résumer la “ carrière ” fulgurante du comte Alfred d'Orsay ?

Né en 1801 d'un général d'Empire, Grimod d'Orsay, et d'une fille naturelle du prince de Wurtemberg, Éléonore de Franquemont, Alfred d'Orsay fut pendant trente ans la “ coqueluche ” de la gentry anglaise.

Véritable “ roi de Londres ”, il y dicte la mode et y fait les réussites littéraires.

Sa vie fut un roman et en inspira d'autres. Dans les siens, Disraeli le prend pour modèle et Dickens lui doit ses premiers succès.

Furieusement dépensier, il ruine un nabab irlandais, lord Blessington, épouse sa fille et vit sans façon avec sa femme. De retour à Paris en 1848, il meurt quatre ans plus tard au moment où le Prince-Président vient de le nommer directeur des Beaux-Arts.

18

100

24

Le Beau  
d'Orsay

16° Z  
18774  
(2)

ISSN 0151.5683

*Du même auteur :*

*En préparation :*

LA VIE ÉLÉGANTE DES DANDIES AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE

5°21  
AFF81  
(5)

0005X-8581-11-ES-10  
125000

Serge-Fortis Rolle

Le Beau  
d'Orsay

JULIARD  
8, rue Garancière  
PARIS

DL-23-11-1978-32000

LES INSOLITES

Collection dirigée par Pierre Kyria

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE  
DIX EXEMPLAIRES SUR VELIN  
PUR FIL DES PAPETERIES VAN  
GELDER NUMÉROTÉS DE 1 A 10,  
CONSTITUANT L'ÉDITION ORIGINALE



La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa premier de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Julliard, 1978

ISBN 2-260-00131-9

ISSN : 0151-5683



*Pour M.*

1941-1942  
1941-1942  
1941-1942

Four M.  
1941-1942  
1941-1942  
1941-1942

1941-1942  
1941-1942  
1941-1942  
1941-1942  
1941-1942  
1941-1942  
1941-1942  
1941-1942  
1941-1942  
1941-1942

1941-1942  
1941-1942  
1941-1942

Je devais avoir dix-sept ans lorsque je rencontrai pour la première fois le comte Alfred d'Orsay... dans un manuel d'équitation. Il me fut immédiatement sympathique. Personne ne conduisait comme lui un *four-in-hand*. Et déjà j'avais ébauché un roman qui commençait par « M. de C... menait en gants blancs. » Il prit place parmi Pluvinel, La Guérinière, Nestier, d'Aure et Baucher, mes idoles. Avec en plus sa beauté, son élégance et sa mauvaise réputation.

Les soldats de l'Empire avaient surnommé son père « le beau d'Orsay ». Mais c'est le fils, le comte Alfred d'Orsay, qui devait passer à la postérité sous cette épithète. Vocabulaire perfide, difficile à porter, gloire éphémère et traîtresse dont les historiens, souvent cuistres, ne retinrent que les plis d'une cravate savamment nouée, une eau de toilette, d'ailleurs médiocre, un galop à Rotten Row. Comme Mme de Sévigné, l'un de nos plus grands écrivains, perdue par les chocolats, d'Orsay n'a pas survécu à l'odeur du jasmin qu'il affectionnait. Avec plus ou moins de désinvolture on fit la synthèse de ses bons mots, de ses dons vestimentaires, de ses dettes, de la catastrophe finale de sa vie.

Pourtant, Alfred d'Orsay fut mieux et plus que cela. Comblé par les dieux de tous les dons, d'assez bonne nais-

sance, beau, intelligent, merveilleusement élégant, il eut une vie que, par faiblesse, c'est-à-dire par goût véritable, il choisit. Celle d'un homme infiniment aimable, sceptique et blasé. Il eût fait carrière dans un ministère — il tentera vainement d'obtenir un poste diplomatique au grand dam de Viel-Castel — il se serait agité en France dans les salons et les milieux politiques, on lui eût pardonné. Mal lui en prit de préférer la perfide Albion, tout de même l'ennemie héréditaire, de s'y sentir bien et de le dire. Et qui plus est de s'y faire entretenir scandaleusement par un vieux lord trop riche, de passer pour l'amant de sa femme et d'épouser sans façon sa fille. Quand, perdu de dettes, d'Orsay dut trouver refuge en France, il s'y considéra toujours comme en exil.

Alfred d'Orsay mourut à Paris en 1852, complètement ruiné. Depuis sa fuite d'Angleterre, devant la meute des créanciers, il avait toujours été aidé et soutenu par sa sœur Ida d'Orsay, duchesse de Gramont, et son beau-frère Agénor, neuvième duc de Gramont. Ida était sa seule héritière, et le plus clair de la succession consistait dans les lettres reçues par le comte et soigneusement conservées : il avait presque toujours gardé les enveloppes et il avait réussi à faire revenir de Londres ses papiers, après la vente de Gore House. Cette masse de documents d'archives doit prendre rang parmi les grandes correspondances anglo-françaises du XIX<sup>e</sup> siècle. Au cours des chapitres qui suivent, on verra quelle extraordinaire collection elle forme. Malheureusement, comme c'est trop souvent le cas avec des archives de famille, il ne s'agit ici que de ce qui a survécu à un pieux émondage. Une des petites-nièces du comte d'Orsay, qui fut chanoinesse, aidée de son directeur, le Père Savinien, « ne comprenant pas l'intérêt de la chose, (elle) parce qu'elle ne connaissait pas la vie, le directeur parce qu'il n'y était jamais entré, expurgèrent complètement cette correspondance et en brûlèrent la partie la plus intéressante », note avec esprit le comte Alfred de Gramont, neveu de la chanoinesse, dans ses souvenirs inédits. C'est une perte irréparable. Toutefois, ce qui sub-

siste est déjà passionnant, et il ne doit en manquer qu'une petite partie. Pour la première fois ces documents inédits ont été étudiés et sont la principale source de cette étude. Ida de Gramont héritait aussi des souvenirs de son frère, un nécessaire de voyage, sa montre, ses pistolets, des portraits, des bustes, des statuettes, quelques livres, quelques meubles, débris d'une installation grandiose qui s'était restreinte jusqu'à tenir dans un petit studio parisien. Toutes ces reliques sont conservées au château de Vallière, près de Senlis.

C'est donc grâce à l'exquise courtoisie et à l'extrême générosité de M. le duc de Gramont que ce livre a pu être entrepris. En plus de la correspondance inédite, la communication qu'il a bien voulu me faire du manuscrit non publié de Mlle Claire-Eliane Engel sur Alfred d'Orsay m'a permis de gagner un temps précieux même si la vision qu'elle eut du comte paraît souvent sommaire et superficielle et parfois complètement erronée. Son travail m'a toutefois particulièrement aidé pour les chapitres consacrés aux origines de Margaret Blessington et d'Alfred d'Orsay. Que M. le duc de Gramont trouve ici l'expression de ma profonde gratitude.

Je remercie la comtesse Corisande de Gramont et le comte Jean de Gramont qui me communiquèrent généreusement les lettres de d'Orsay en leur possession.

Mes remerciements vont aussi à Fabien Richard pour l'illustration et à Marie Ovtchinnikoff dont la collaboration et le dévouement inlassable m'ont permis de mener à bien cette étude.

S.-F. R.

ainsi est déjà passonné, et il ne doit en manquer qu'une petite partie. Pour la première fois les documents inédits ont été étudiés et sont la principale source de cette étude. Les de Gramont héritent aussi des souvenirs de son père, un mémoires de voyage, sa messe, ses prières, des portraits des princes, des statues, quelques livres, quelques manuscrits, hérités d'une installation grandiose qui s'était terminée jadis dans un petit studio parisien. Toutes ces reliques sont conservées au château de Vallières, près de Solesmes.

C'est donc grâce à l'analyse minutieuse et à l'examen personnel de M. le duc de Gramont que ce livre a pu être écrit. En plus de la correspondance inédite, la connaissance que j'ai bien voulu me faire de personnellement de Mlle Claire-Elisabeth, l'aimable et dévouée fille de M. le duc de Gramont, a été la source de renseignements précieux sur la vie de la princesse pendant sa jeunesse et pendant sa vieillesse. Son travail m'a été d'une aide précieuse et je tiens à lui en rendre publiquement hommage. Son travail m'a été d'une aide précieuse et je tiens à lui en rendre publiquement hommage. Son travail m'a été d'une aide précieuse et je tiens à lui en rendre publiquement hommage.

Je remercie la comtesse Catherine de Gramont et le comte Jean de Gramont qui me communiquèrent généreusement les lettres de d'Orsay en leur possession.

Mes remerciements vont aussi à Fabrice Richard pour l'illustration et à Marie-Octavienne pour la collaboration et le dévouement infatigable m'ont permis de mener à bien cette étude.

R. F. R.

## I

### « LE PLUS AIMABLE DES ENFANTS GATES »

En juillet 1821, Louis XVIII envoie à Londres, pour le représenter aux fêtes du couronnement du nouveau roi d'Angleterre, George IV, le duc de Gramont, premier gentilhomme de la chambre. Ce dernier emmène avec lui son fils aîné, le duc de Guiche, ainsi que le beau-frère du jeune homme, le comte Alfred d'Orsay. Les deux jeunes gens assistent à toutes les cérémonies officielles, prennent part au dîner de Westminster Hall et sont présentés au roi à un bal de la cour. Quand le duc de Gramont rentre à Paris, il laisse les deux amis entre les mains de la comtesse de Tankerville, née Corisande de Gramont, qui leur ouvre les portes de tous les salons et les présente à la gentry. Alfred d'Orsay se sent à l'aise en Angleterre et il décide d'y demeurer quelque temps — en fait il y séjournera plus de vingt ans, le temps de rencontrer une riche héritière.

C'est en effet la mode en France que de choisir des jeunes filles anglaises. Les exemples sont fameux. Berlioz, après des fiançailles mouvementées, épouse Harriet Smithson. De son côté, après des fiançailles prolongées, mais bien moins orageuses car les tempéraments en présence sont différents, Lamartine épouse à Chambéry, puis à Genève, Marianne Birch. La jeune fille, peu jolie, mais intelligente et cultivée, appartenait à une famille de hauts fonctionnaires de la Couronne. Elle avait de la fortune, mais aussi une

mère redoutable, que la perspective d'un gendre catholique, sans situation et encore sans réputation littéraire, ne réjouissait guère. D'ailleurs, la famille de Lamartine doutait également de ses dons. On discutait âprement et sans élégance. Si Lamartine n'était pas très amoureux, Marianne lui plaisait, et elle l'admirait de toute son âme. Sa conversion au catholicisme et le succès des *Méditations* facilitèrent les négociations. Mrs Birch, mise devant le fait accompli et comprenant l'irresponsabilité financière de son futur gendre, s'arrangea pour laisser à sa fille la propriété inaliénable d'une partie de sa fortune. Le mariage eut lieu en 1820. Lamartine devait rester en relations amicales avec les Birch et ses autres parents anglais. Balzac, avec un humour assez gros, racontait de la sorte l'histoire à sa sœur (juin 1821) : « Lamartine était en Italie pour rétablir sa santé. Il tombe chez lui une Anglaise qui lui dit : " Vouâtes Mau chieu de La Mertine ! ché vien aiposé vous, pâ ce que ché aime beaucoup vôtre Lâque, et ché daune à vou vin quât heûr pour vous décidé, et che vou empaurte dans le Angleter por mon méri, si vous le foulez. ". Lamartine, pour se débarrasser de cette folle, prit des chevaux de poste et s'en fut à Naples... Milady réparait, disant : " Avé vous reflaichis ? J'ai 15 000 sterling de revenu. Foulez-vous me époisait ? " A peu de chose près, le même scénario se répétera pour d'Orsay, si ce n'est que le beau-père se montrera bien plus pressant que la fiancée.

Alfred de Vigny, lui aussi, épouse une Anglaise, Lydia Bunbury. Le mariage est célébré en 1825, au temple d'Orthez. Il avait été imposé par la comtesse de Vigny, redoutable douairière. Lydia, fortunée, n'était pas belle et n'avait pas de santé. Vigny, qui ne l'aima jamais, lui témoigna une amitié sincère, la soigna avec dévouement, et joua toute sa vie les gardes-malades.

Plusieurs Françaises épousent des Anglais. Pendant la Révolution, le huitième duc de Gramont et sa femme, Aglaé de Polignac, émigrèrent en Angleterre avec leurs trois enfants. Leur fille aînée, Corisande, une ravissante fillette née en 1782, fut élevée avec les enfants de lord et lady



Cavendish. Il semble que le duc de Berry l'ait rencontrée en Angleterre et se soit épris d'elle, mais elle épouse en 1800 Charles Bennet, lord Ossulston, âgé de trente ans, fils aîné de lord Tankerville, dont il prendra le titre par la suite. Lord Tankerville fit beaucoup de difficultés, mais le mariage n'en eut pas moins lieu, et il fut célébré avec éclat à Devonshire House : Georgiana Cavendish, duchesse de Devonshire, devint l'amie intime de Corisande. Cette Corisande précisément qui servit de mentor à d'Orsay.

Plus tard, en 1848, un membre de la même famille, le duc de Guiche, futur dixième duc de Gramont, neveu de lady Tankerville, épouse Emma Mackinnon, fille du chef du clan Mackinnon, de très ancienne race.

Très vite, Alfred d'Orsay devient la coqueluche de la haute société londonienne éblouie par sa beauté, son élégance, sa parfaite connaissance des chevaux, son insolence et son esprit. Toutes choses qui permettent d'y réussir. Avec une intelligence aiguë il observe cette société si différente de celle de Paris et comme il possède ce don inégalable de s'amuser, lady Holland et lady Jersey qui règnent alors sur Londres en maîtresses absolues l'invitent volontiers. Lady Holland, née miss Vassall, redoutable et caustique, a jadis divorcé de sir Godfrey Webster pour épouser son amant, lord Holland, neveu de Charles Fox. Elle tient à Kensington, jusqu'à la mort de son mari, en 1840, le salon le plus fameux. Holland House, bastion du parti Whig, voit défiler tout ce qui compte à Londres. Les ambassadeurs des cours étrangères, les hommes politiques continentaux de passage ne manquent pas de s'y faire introduire. Lors d'un grand dîner, dans la célèbre salle à manger tendue de velours de Gênes et de tapisseries françaises, comme d'Orsay était à sa droite malgré son jeune âge, et que pour lui marquer sa supériorité elle laisse tomber à chaque instant ses gants, son mouchoir, son éventail, le jeune comte dit en riant au maître d'hôtel : « Désormais vous me servirez à terre ; cela sera plus commode pour ramasser les babioles que milady laisse tomber. »

Tout le monde ne goûte pas le charme et les insolentes

reparties du jeune comte. En 1822, Talleyrand est remplacé par Chateaubriand comme ambassadeur. Très aimable avec le duc de Guiche dont le père est puissant à la cour, l'écrivain prend Alfred d'Orsay en grippe : « Rien ne réussissait à Londres comme l'insolence, témoin d'Orsay, frère de la duchesse de Guiche : il s'était mis à galoper dans Hyde Park, à sauter des barrières, à tutoyer sans façon les dandys ; il avait un succès sans égal. »

Au cours de ces mois à Londres, Alfred d'Orsay écrit son journal analysant minutieusement les causes et les effets de cet ennui qui périodiquement torture tout Anglais bien né et fit courir les mers à Beckford et à Byron. A ce moment la société est très restreinte. Tout le monde se connaît. Les familles se forment en clans, étroitement liés, largement ramifiés. L'accès en est difficile, tout autant que celui d'une cour à l'étiquette stricte. Car il n'y a pratiquement plus de cour. Deux souverains sans personnalité et sans éclat, un fou, tels sont les trois premiers Hanovres. George IV a accumulé les scandales. Toutes les reines sont allemandes. Personne parmi les souverains ne saurait tenir une cour comme l'avaient fait les Stuarts. Ce sont dès lors les grands salons qui jouent le rôle abandonné par Saint James. Ces salons sont non seulement littéraires mais aussi politiques, car à aucun moment la politique ne se limite au cercle relativement étroit du Parlement. Les grandes dames qui reçoivent ont une qualité en commun : l'autorité. Il faut posséder une forte personnalité pour s'imposer à ces grands personnages très imbus d'eux-mêmes. C'est ce que d'Orsay a parfaitement réussi.

Mais qui est donc le bel Alfred d'Orsay ?

D'une famille d'origine médiocre, du Lyonnais, enrichie régulièrement depuis 1720 dans la Ferme, son arrière-grand-père, Grimod du Fort, intendant des Postes sous Louis XV, fermier général comme ses deux frères, Grimod de Beauregard et le célèbre Grimod de La Reynière, achète la terre d'Orsay à une ancienne famille ruinée et épouse en troisièmes nocés une demoiselle de Caulaincourt, nièce des puissants Voyer d'Argenson. Avec faste il fit tra-

vailler sans délai à l'embellissement de ce fief situé aux environs de Paris sur les bords de l'Yvette. Ses voisins, de riches financiers comme M. Waynal et des gens de robe comme François de Valis et les Dumas de Corbeville, firent fête au nouveau châtelain.

Veuve en 1749, Mme du Fort, trois ans après son opulent mariage, jeune encore, très belle, altière et fabuleusement riche, fut assaillie par une nuée de soupirants de qualité : le marquis de Borda, les comtes de Flavigny et d'Osmond. Mais c'est à un poète, Lefranc de Pompignan, qu'elle unit sa vie pour le quitter bientôt et s'enfermer dans un couvent. Son fils, Grimod d'Orsay, fort répandu dans le monde sous le nom de comte d'Orsay, riche, élégant, épouse une Croy puis une Hohenlohe Waldenbourg-Barbenstein. Refusé avec hauteur par Louise de Mirabeau, future marquise de Cabris, qui ne voulait pas « quitter son nom pour un pire », le comte prenait ainsi une éclatante revanche en s'alliant à des familles princières et médiatisées. On sait que les princes sont parfois moins regardants que les hobereaux de village. Alfred d'Orsay tiendra de ce grand-père entiché de ses alliances, de ses merlettes et de ses bibelots, un goût prononcé pour le *peerage*, et les arts.

Dans son *Journal*, le marquis de Bombelles, ministre de France auprès de la diète à Ratisbonne, puis ambassadeur à Lisbonne et à Venise, ne ménage guère le grand-père d'Alfred d'Orsay : « M. d'Orsay ne pouvant supporter l'idée d'être issu d'une famille bourgeoise, s'est marié en premières noces avec une demoiselle de l'illustre maison de Croy. Plus heureux qu'il n'eût dû l'être en faisant une alliance aussi disproportionnée, il trouva dans cette compagnie une société charmante, une excellente économie et peut-être eût-elle fini par faire de son mari un homme sensé, si la mort ne l'eût enlevée. M. d'Orsay veuf fut recommencer se ruiner en Italie. Il s'y donna en profusion des ridicules par des tons de prince. Il se proposa à vingt familles considérables en Europe et éprouva de durs refus jusqu'à ce que le prince de Barbenstein, ébloui de la

magnificence de M. d'Orsay, lui donnât en mariage une de ses filles. »

Gentilhomme magnifique, Grimod d'Orsay achète du duc de Chaulnes son hôtel de la rue de Varenne. Des jardins en terrasses entouraient cette splendide demeure, œuvre d'Alexis Leblond, digne d'un prince ou d'un traitant. Le disputant au roi et aux plus riches collectionneurs par ses surenchères et ses commandes, traquant en Italie les plus beaux bronzes et les marbres les plus délicats, il fit de la rue de Varenne un palais, « une des merveilles de la capitale ». Plus tard, en meublant Seamore-Place et en décorant le palais Belvedere, Alfred d'Orsay agira avec ce même goût exquis et munificent. Fort vain de son nom, Grimod d'Orsay aimait à rappeler une lointaine alliance avec les Béthune Charost comme Alfred s'enorgueillira d'avoir pour sœur la duchesse de Gramont. De Marie-Louise-Albertine de Croy naquit, en 1772, Albert d'Orsay, le père du fameux dandy. Général, commandeur de la Légion d'honneur, il fit, après une jeunesse aventureuse, une belle carrière dans l'armée impériale et reçut la croix de Saint-Louis sous la Restauration. Ses camarades le nommaient « le beau d'Orsay ». Chez les Grimod c'était un titre qu'on se transmettait de père en fils. Ce fut en tout cas le moins discuté. Fervent bonapartiste, son nom fit cependant autorité au ministère de la Guerre, sous Louis XVIII et Charles X. Il avait épousé, en 1793, la baronne Eléonore de Francquemont, fille d'une danseuse italienne, Anne Franchi, et du duc régnant, Charles Eugène de Wurtemberg.

La grand-mère maternelle d'Alfred d'Orsay qui veilla sur son éducation et celle de sa sœur Ida, future duchesse de Guiche puis de Gramont, eut une immense influence sur son petit-fils. D'une éblouissante beauté, fille d'un obscur tailleur de Lucques, sa vie fut un roman. Elle épouse en 1768, pour échapper à la misère, un danseur d'une troupe ambulante, Martini. Peu après, le duc de Wurtemberg qui voyageait en Italie remarque la belle Mme Martini. Elle en eut deux enfants légitimés et richement dotés

par leur père. On devine aisément sous le nom de Francquemont porté par la mère d'Alfred un pseudonyme fabriqué à l'aide de Franchi = Francque et Mont = Berg (de Württemberg). La carrière de la belle Italienne ne devait pas en rester là. Au bout de quelques années d'une liaison quasiment officielle, la danseuse et le duc se séparent comme plus tard durent se séparer, mais pour d'autres raisons, le roi de Bavière et Lola Montes. La Franchi se rend à Vienne où l'empereur Joseph II ne tarde pas à succomber à son charme. Puis elle gagne Paris, capitale de la haute galanterie. Accompagnée un temps d'un chevalier d'Aigremont dont la fortune trop modeste ne dure guère, elle jette son dévolu sur un riche Irlandais, Sullivan, qui occupe un haut poste à l'East India and Co. Il emmène aux Indes sa maîtresse et ses enfants.

Le succès de la « belle Sullivan » est tel, dans les milieux anglo-indiens, que, très rapidement, elle attire l'attention d'un autre très haut fonctionnaire de la Compagnie, Quintin Crawford, gentilhomme écossais, dont la fortune est colossale. Son petit-fils aura le même succès et le même appétit d'argent. Sullivan s'efface et Crawford rentre en Europe, accompagné de la Franchi toujours flanquée de ses enfants. Après un tour à travers l'Europe, ils se fixent à Paris et mènent grand train. On est aux alentours de 1780 ; Crawford est collectionneur et, avec un goût sûr, il meuble de tableaux et de statues de valeur l'hôtel Matignon qu'il a loué. Présenté officiellement par lord Strathesen, ambassadeur d'Angleterre, il fréquente la cour. « Mrs Crawford », malgré son lourd passé, est admise au cercle de la reine : on sait que Marie-Antoinette, pas bégueule, recevait ouvertement des personnes très douteuses, souvent même plus décriées encore que Mrs Crawford.

La révolution éclate et, avec un réel courage, Crawford et sa maîtresse se mettent au service du roi et de la reine. Ils sont bientôt en liaison avec Axel de Fersen. A eux trois, ils font tout pour organiser la fuite de la famille royale. C'est Crawford qui commande la fameuse

berline. Echange de bons procédés : Anne, qui a le cœur innombrable, est aussi la maîtresse de Fersen. C'est avec lui qu'elle gagne Bruxelles et c'est là qu'ils apprennent l'arrestation de la famille royale. Fersen et les Crawford tentent alors de relancer l'opération, et Crawford, qui court cependant un grand danger, recevant des instructions du Suédois, retourne à Paris. Le risque est grand puisque ses collections y ont été saisies comme biens d'émigrés. Mais, en vain.

Après Valmy et l'invasion de la Belgique par les armées de la République il leur faut fuir à nouveau, gagner en hâte Francfort, puis, lorsque la Rhénanie est menacée à son tour, Vienne.

C'est dans cette ville que les parents d'Alfred d'Orsay se rencontrèrent : Albert d'Orsay y avait trouvé refuge auprès de ses cousins Hohenlohe, et la baronne de Franquemont y avait suivi sa mère et Crawford. Ils y apprennent la vente aux enchères des trésors de la rue de Varenne et du château d'Orsay, mis sous séquestre comme bien d'émigrés. C'est que Grimod d'Orsay, capitaine de dragons au régiment de Lorraine et premier maréchal des logis de Monsieur, gendre par son remariage du prince régnant de Barbenstein et convaincu de complicité avec le baron de Castelnau, contre-révolutionnaire notoire, figurait sur les listes de suspects. A la fin de sa vie, aux abois, Alfred d'Orsay, plus de cinquante ans après, tentera vainement de recouvrer les œuvres d'art de son grand-père. Quoique ses biens en France aient été confisqués, Crawford, plus heureux que les d'Orsay, ne fait nullement figure d'émigré pauvre. La plus grande partie de ses revenus, en effet, lui parviennent d'Angleterre en Autriche sans difficultés. Il aide de ses guinées le jeune ménage qui très vite se sépare. La nouvelle comtesse d'Orsay quitte sa mère et rejoint à Fribourg sa belle-mère, la comtesse douairière Grimod d'Orsay, sans nouvelles de son mari qui l'a quasiment abandonnée dans la tourmente. Tous les comtes d'Orsay sont égoïstes et Alfred n'échappera pas à la règle. Les femmes, en tout cas leur femme légitime,

Par son intelligence,  
son dévouement et son sens aigu  
de l'amitié, son talent de  
portraitiste et de sculpteur,  
Alfred d'Orsay demeure  
l'un des personnages les plus  
originaux et les plus attachants  
de son temps.

A vingt-sept ans,  
Serge-Fortis Rolle garde la  
nostalgie de son Béarn natal :  
Pau fut longtemps le séjour  
privilegié des aristocrates anglais  
et la capitale du cheval.  
C'est la passion des chevaux  
et l'amour de l'Angleterre  
qui lui firent découvrir  
le célèbre dandy.  
Licencié d'histoire et journaliste,  
"le Beau d'Orsay"  
est son premier livre.

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX<sup>e</sup> siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

\*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012.

Avec le soutien du

